

gen und Organisationen aus, wobei zwischen der antinationalistischen, grenzüberschreitenden Jugendorganisation BOYA¹ und extrem konservativen Gruppierungen wie den Altkalendariern und radikalen Ökumenegegnern (S. 94, 101, 120) eine erkennbare Werteskala liegt.

Berlin

KLAUS BUCHENAU

RANDOLF LEDEBOER: *Vergleichende Untersuchungen zu »müssen« und »können« in den Balkansprachen*. Harrassowitz: Wiesbaden 2006 (= Eurolinguistische Arbeiten, Band 2). 205 pages. ISBN 3-447-05393-3.

Après la longue série d'ouvrages généraux sur la linguistique balkanique amorcée en 1975, le temps des monographies sur des questions précises semble revenu, ce dont se réjouira le spécialiste, d'autant que, si l'eurolinguistique est incontestablement à l'honneur, le cœur du travail concerne les langues balkaniques centrales.

Cet ouvrage, qui représente à l'origine un travail de doctorat dirigé par Norbert REITER, est consacré à la traduction des verbes de modalité *müssen* et *können* dans les langues balkaniques, avec un élargissement aux langues balkaniques „périphériques“ (serbo-croate, hongrois et turc) et une prise en considération en *Exkurs* dans quelques autres langues européennes de ces verbes. On peut évidemment reprocher à l'auteur d'avoir totalement négligé certaines langues: rien n'est dit par exemple des langues celtiques, baltiques (or, l'existence d'un mode *débitif* en letton méritait d'être signalée) ou du basque, sans parler des langues fenniques. Mais il est clair que le but de l'auteur n'est pas l'exhaustivité, et que les langues balkaniques et périphériques ont priorité sur le reste.

Pour son analyse comparative, l'auteur s'appuie sur la traduction des cinq premiers chapitres des *Buddenbrooks* de Thomas MANN, tout en ne négligeant pas d'autres œuvres d'auteurs balkaniques pour compléter certains points. Mais il est incontestable que le corpus n'est pas suffisant: un seul auteur, une seule œuvre et avec une seule traduction font courir le risque d'être victime de plusieurs facteurs aléatoires, comme les particularités stylistiques de l'auteur (bien que le risque ne soit pas trop élevé avec les verbes de modalité), les travers ou, sans aller si loin, les habitudes d'un traducteur (l'auteur reconnaît ainsi que le traducteur albanais prend certaines libertés avec le texte) et surtout le danger des généralisations, car le linguiste est tributaire du hasard. Par exemple, LEDEBOER n'a pas trouvé d'exemple où *трябва* en bulgare aurait une valeur épistémique: la tentation est alors grande de dire qu'elle n'existe pas ou qu'elle est peu répandue. C'est le sens de la note 3, p. 184: «Es ist wohl kein Zufall, dass sich in dem ausführlichen Bulgarisch-Deutschen Wörterbuch von D. Endler und H. Walter unter dem Eintrag *трябва* kein Hinweis auf epistemischen Gebrauch findet». Mais il suffit de consulter le dictionnaire de GEROV pour trouver des exemples (orthographe modernisée): *Трябва да не ви са казали за това* traduit en russe par «вам, конечно, об этом не было сказано» ou *Трябва да е дома си* «вероятно он дома», *Трябва вече да е обядвал* «должно быть он уже

¹ Balkanski pravoslaven mladežki sãjuz / Balkan Orthodox Youth Association.

отбедал». Et dans le *Български тълковен речник*, on trouve sous *трябва да* comme deuxième sens «навярно, възможно е, може». Je cite (FEUILLET 1996: 285) *Трябва да е късно* «Il doit être tard». La conclusion est évidente: il faut au moins trois œuvres (même partielles) pour ne pas être trop dépendant des aléas plus ou moins inévitables d'un corpus, et il ne faut pas non plus hésiter à recourir à plusieurs informateurs quand il s'agit de langues vivantes. Autre exemple: l'auteur n'a trouvé dans *La Peste* de CAMUS aucun exemple du type *Il faut que les enfants partent*. Là encore, cette construction est tout à fait courante en français, ce qui n'est pas le cas de *Il me faut partir*, construction que tout francophone sentira comme recherchée, mais qui n'en existe pas moins. L'auteur a d'ailleurs conscience de l'étroitesse de son corpus (p. 193: «Wir sollten allerdings bedenken, dass die Datenbasis recht schmal ist»; p. 165: «Vielleicht ist ihr Fehlen [KÖNNEN Beispiele] lediglich in der geringen Anzahl von Belegen für epistemisches KÖNNEN in meinem Korpus begründet»). Autre exemple (p. 187): «Allerdings ist der Unterschied zwischen „verstehen zu“ und „wissen zu“ nur gering, so dass das Fehlen von *знае/зна* vielleicht auf die geringe Anzahl der Belege zurückzuführen ist». Là encore, n'importe quel dictionnaire unilingue bulgare donne comme synonyme «умея» sous l'une des entrées de *знам, зная: зная да пиша* «je sais écrire», *зная да шия* «je sais coudre», *знаел бил да кове хубаво камъка* (ЈОВКОВ) «Il avait su, disait-on, tailler joliment la pierre». La conséquence la plus fâcheuse est que l'auteur avoue son impuissance à approfondir certaines des questions qu'il se pose (par ex., la page 194 donne vraiment l'impression que tout reste à faire, alors que l'auteur a obtenu des résultats qui ne sont pas négligeables). Bref, la recherche demandait à être élargie aussi bien sur le plan de la langue écrite que sur celui de la langue orale.

Dans le chapitre I («Modalverben: Formen und Semantik»), l'auteur revient sur les analyses qui ont été faites sur les verbes de modalité, avec leurs particularités morphologiques, syntaxiques et sémantiques. Il est intéressant de noter que la dénomination «auxiliaires de mode» (*modale Hilfsverben*) a été courante en France dans les grammaires descriptives de l'allemand avant de céder la place, sous l'influence décisive de FOURQUET, à celle de «verbes de modalité». Lederboer (p. 18) montre bien que ce ne sont pas des auxiliaires et que les verbes de modalité allemands sont bien différents de leurs correspondants anglais (p. 20). On sera beaucoup plus réservé sur sa tentative (p. 21 et 22) de définir le verbe sur des critères sémantiques: seule une approche fonctionnelle est de mise (mais le sujet fera encore couler beaucoup d'encre!). En revanche, il a raison de ne pas poser un infinitif **möchten* comme le fait WUNDERLICH: même si *möchte* s'est détaché de *mögen*, il reste malgré tout définitif. L'existence de deux sous-systèmes (non épistémiques/épistémiques), qu'on nomme chez les germanistes français verbes de modalité/verbes de modalisation, est maintenant un acquis qu'on peut estimer définitif. Le recenseur regrette que l'auteur n'ait pas cité l'article lumineux de FOURQUET (1970), qui était parti de la phrase suivante, extraite d'un article de journal: *Diese Studenten müssen sich längere Zeit in Deutschland aufgehalten haben* «Ces étudiants doivent avoir séjourné assez longtemps en Allemagne». Il s'agissait en l'occurrence d'étudiants suédois, futurs professeurs d'allemand. Le sens est donc: le séjour en Allemagne est indispensable pour des étudiants qui se destinent à l'enseignement de l'allemand. Mais on peut imaginer une toute autre situation; un observateur entend ces étudiants suédois parler allemand et

pense: ces étudiants ont visiblement séjourné assez longtemps en Allemagne [car ils parlent bien, ont une bonne prononciation, etc.]. Ici, le locuteur exprime son opinion: c'est lui qui juge. On a donc un emploi subjectif du verbe *müssen*. Mais Ledebøer a très bien traité la question. Peut-être aurait-il fallu ajouter un petit développement sur les autres valeurs des verbes de modalité qui n'entrent pas dans le schéma, comme la valeur prospective de *sollen* (*Der Alexanderplatz sollte der Treffpunkt aller Berliner werden* «L'Alexanderplatz devait (=allait) devenir le lieu de rencontre de tous les Berlinoises»; *Was sollte aus ihm werden?* «Qu'allait-il advenir de lui?») ou les valeurs modales (injonctive ou éventuelle). Une petite incursion dans la diachronie est la bienvenue (p. 33 *et sq.*), mais la question, bien que passionnante, était trop vaste pour être traitée exhaustivement, ce qui n'était d'ailleurs pas le but de l'ouvrage. Ce que l'on peut dire, c'est qu'il y a eu, dans l'histoire des langues germaniques, une redistribution générale des signifiés qui a entraîné de profondes modifications dans l'inventaire et la structure des systèmes. On lira également avec profit les développements sur le latin et le grec ancien, suffisants pour une première approche.

Les chapitres II (p. 69–146) et III (p. 147–182) constituent le plat de résistance. Le déséquilibre entre les deux vient du fait que les constructions avec *müssen* sont beaucoup plus complexes que celles avec *können*. Un premier tableau (p. 69) montre que les verbes figés à la 3^e personne (grec *πρέπει*, roum. *trebuie*, alb. *duhet*, bulg. *трябва*) dominent très largement pour rendre l'allemand *müssen*. L'auteur se penche donc sur certains phénomènes, comme l'ordre des mots, sa signification, ses entorses apparentes, puis sur les constructions que la linguistique actuelle qualifierait de „non-prototypiques“. Il y a trois ordres des mots possibles, appelés respectivement I (sujet + «doit» + conjonction subjonctive (grec *να*, bulg. *да*, roum. *să*, alb. *të*) + verbe conjugué), II (sujet entre «doit» et la conjonction), III (sujet après le verbe conjugué). La première construction domine très nettement, la deuxième n'est attestée qu'une fois (en bulgare) dans le corpus, la troisième représente 28, 57% des attestations totales en grec, mais seulement 8, 47% en bulgare. Pour expliquer ces différences, l'auteur va recourir aux données de la visée énonciative (*funktionale Satzperspektive*), ce qui est en effet indispensable. Ici, il faut ouvrir une parenthèse, car, sur ce thème à la mode, les sources d'information de l'auteur sont insuffisantes. D'abord, il faut bien distinguer trois approches (parmi d'autres) différentes de la visée énonciative: la première consiste à opposer ce qui est donné (*given*), c'est-à-dire ce que l'auditeur est censé savoir, à ce qui ne l'est pas (*non-given*). La deuxième est la plus classique: elle consiste à analyser ce que dit l'énoncé et s'articule en *topic/comment*. Toutes deux fondées «sur le rapport au texte ou au discours ne portent que sur le *conditionnement*, toujours relatif, de la mise en œuvre de telle ou telle structure dans le message d'une phrase donnée; ce conditionnement est en lui-même un objet d'étude très intéressant, mais n'éclaire aucunement les structures elles-mêmes» (PERROT 1998: 608). La troisième approche, qui est celle de PERROT et qui est à contre-courant de ce qui se pratique, se fonde uniquement sur des critères linguistiques. Or, toute étude de ce type doit commencer par là. L'analyse des courbes prosodiques à laquelle s'est livré ROSSI (1977) montre clairement qu'il existe fondamentalement trois contours dans l'assertive: un contour ouvrant (courbe dite „continuative“), un contour terminal (courbe „descendante“) et un contour parenthétique (courbe „plate“). La structuration de l'information se traduit donc par la mise en contraste de segments correspon-

dant à trois fonctions: du noyau informatif, rhématique, peuvent se différencier deux segments, l'un antérhématique, l'autre postrhématique (c'est celui qui est le plus mal traité dans la littérature linguistique). Perrot a proposé d'appeler cette triade *support/apport/report*, mais a renoncé à créer des adjectifs dérivés (ce qui n'est jamais facile en français), de sorte que „thématique“ concernera le support, „rhématique“ l'apport (le noyau informatif) et „postrhématique“ le report. Ledebøer est conscient qu'une structuration binaire en thème + rhème ne rend pas justice à certains faits, et il se propose d'appeler, à la suite de ULRICH (1985) et SASSE (1987), „catégoriques“ les énoncés à structure binaire et „thétiques“ les autres. Mais les faits sont plus complexes. D'abord, on ne voit pas pourquoi on renoncerait à parler d'énoncés entièrement rhématiques si la courbe intonative est de type terminal. Ce type d'énoncés est fréquent, par exemple ceux qui répondent à une question du type «Que s'est-il passé?» (*Was ist geschehen?*). Ensuite, s'il est vrai qu'il n'y a qu'un seul rhème dans un énoncé, il peut y avoir deux, voire trois thèmes: le français populaire n'est pas avare d'expressions du genre *Mon père, sa voiture, il l'a mise dans le garage*. Enfin, *per definitionem*, il ne peut jamais y avoir de thème postposé, puisque la courbe intonative n'est pas la même. On analysera donc *Der spinnt, der Peter* en apport + report (courbe plate). En fait, les langues doivent jouer entre les contraintes syntaxiques (servitudes grammaticales où les locuteurs n'ont pas le choix) et la relative liberté dont ils disposent dans la structuration de l'information. Statistiquement, il est clair que le sujet a vocation à être thème et le verbe et son objet rhème. Mais si l'on veut que le sujet soit rhématique et le verbe rhématique, il faut adopter une stratégie discursive différente, et la comparaison entre les moyens mis en œuvre par les langues est fort intéressante en soi. Le français, qui a un ordre des mots relativement rigide, peut utiliser (assez rarement) des constructions où le constituant nominal rhématique sera placé après le verbe: si l'on dit presque toujours *Il reste trois pommes* et pour ainsi dire jamais *Trois pommes restent*, c'est que le noyau informatif est *trois pommes*. On peut recourir aussi à une structure passive: *Il a été procédé à une vaste enquête*, etc. Dans le cas des langues balkaniques centrales, la contrainte est qu'aucun constituant nominal ou pronom accentué ne peut s'insérer entre la conjonction subjonctive et le *verbum finitum*. Par conséquent, les langues ont trois solutions: placer le sujet avant le «devoir» impersonnel, après ou à la fin, après le verbe conjugué. Effectivement, tout dépend de la visée: le sujet antéposé sera thème, le sujet en dernière position sera rhème. Je cite dans ma grammaire (p. 59) *He usnja da go uspokoi doru majka mu*, littér. «Ne réussit pas à le calmer même sa mère», où l'adverbe *doru* souligne incontestablement la valeur rhématique du constituant qui suit. Si la construction II est si rare (l'exemple cité est *трябва ли едно тригодишно дете [et non дете] да има бабичка [et non бабачка] или не?*, c'est que le sujet placé après le verbe impersonnel fait partie du rhème, mais avec une valeur informative moins importante que ce qui suit. Il faudrait une analyse de la courbe intonative pour que l'interprétation soit sûre, mais Ledebøer arrive à peu près à la même conclusion au moyen d'une analyse logique.

L'auteur se pose la question du statut linguistique de ce que l'on appelle couramment conjonction subjonctive. Les solutions qu'il propose (particule, préfixe) n'emportent pas l'adhésion. En fait, le bulgare *da* a à la fois le statut de conjonction et celui de marquant modal quand il apparaît par exemple dans une interrogative ou une

relative. Mais pourquoi parler de préfixe? Ce n'est pas la tradition dans la grammaire des langues indo-européennes et n'ajoute rien de plus. Il en est de même pour l'analyse du *dubët* albanais en particule. Ce mot „particule“ est mis à toutes les sauces, alors qu'on n'a jamais pu le définir de manière satisfaisante (voir en dernière analyse FEUILLET 2006: 84–91). Pourquoi ne pas parler tout simplement de figement de l'élément en question? En revanche, l'existence de cette possibilité en albanais (le repère temporel marqué seulement au verbe conjugué) est à signaler et sa genèse très bien expliquée. L'auteur fait un autre constat intéressant: le datif avec le verbe impersonnel ne semble pas exister en grec et n'apparaît que rarement dans les autres langues balkaniques et le caractère marqué des énoncés est évident (questions rhétoriques, phrases expressives); dans les sept exemples albanais, il est frappant de constater qu'il n'y en a qu'un avec le présent, les six autres se rencontrant avec l'aoriste ou le parfait. Il y a aussi un passage intéressant sur l'emploi de la construction personnelle de «devoir» (et non dans celui de «avoir besoin de») en roumain et en albanais. Les attestations sont certes rares, mais leur existence est incontestable: les formes personnelles roumaines sont dépendantes du temps (peut-être aussi de la personne, car il n'y a que des troisièmes personnes du pluriel, mais ce n'est peut-être pas la réalité de la langue parlée), alors qu'elles ne le sont pas en albanais. Il serait bon de creuser la question. Un autre point commun réunit le roumain et l'albanais: l'existence d'une diathèse passive de nécessité («devoir» + participe passif), mais l'auteur renonce à proposer une explication de la concurrence avec les constructions avec *verbum finitum*, ce qui est dommage. Le tableau 8 (p. 104) résume très bien toutes les constructions attestées. Puis l'auteur étudie *müssen* en serbo-croate, hongrois et turc. Pour la première langue, *mora* est prototypique. Il a la particularité d'être conjugué à toutes les personnes, ce qui tranche avec les autres langues balkaniques. L'attention de Ledboer se concentre sur la concurrence entre l'infinitif ou la forme finie du verbe, très minoritaire, qui accompagnent *mora*. Là encore, l'auteur exprime ses doutes sur la possibilité d'expliquer cette concurrence: il constate simplement que la construction avec verbe conjugué a une affinité avec la modalité épistémique et que *mora* est employé dans ce cas de manière impersonnelle. Il ne semble pas qu'il y ait d'exemples d'emplois non modaux, ce qui en fait un verbe „plein“. Il examine également l'emploi de *treba* impersonnel (mais le verbe peut aussi être conjugué) qui se rapproche beaucoup plus des constructions balkaniques, mais sans attestation de datif, ni d'association avec un verbe fini quand il est conjugué, dans le corpus. Il est surtout utilisé pour traduire *sollen* et *nicht/nur brauchen*, rarement pour traduire *müssen*.

Le hongrois utilise majoritairement l'impersonnel *kell* (un *kell* personnel est cependant attesté dialectalement) accompagné d'un infinitif (mais il y a environ 10% d'attestations avec *hogy* + *verbum finitum*) qui a la particularité de le précéder et surtout d'avoir un suffixe possessif pour indiquer l'agent, ce que l'on ne trouve évidemment pas dans les autres langues. L'auteur pense que les constructions avec *hogy* sont préférées quand *kell* est accentué, c'est-à-dire dans des énoncés marqués. En tout cas, l'auteur montre bien les parallélismes avec les langues balkaniques centrales. Toute autre est la situation en turc, où la modalité peut être exprimée par le suffixe *-meli-* ou par le verbe *gerekiyor*: certes, il y a, dans le corpus, une majorité de traductions par *gerekiyor* (36 attestations), mais elle n'est pas écrasante, puisque *-meli-* apparaît 29 fois, rapport qui change si l'on prend en compte les verbes proches de

müssen (47 pour le premier, 52 pour le second). Comme en hongrois, l'infinitif associé à *gerekiyor* (qui est impersonnel avec un sens modal) peut être pourvu de suffixes possessifs pour désigner l'agent, avec un schéma valencielle datif (expérient) + nominatif. C'est en fait le suffixe *-meli-* qui exprime fondamentalement la modalité déontique, *gerekiyor* étant plutôt l'équivalent de «il est nécessaire». En tout cas, il est clair que la particularité du turc par rapport aux autres langues étudiées est cette expression suffixale.

Les conclusions de l'auteur sont donc sans surprise: les langues balkaniques centrales ont toutes la particularité d'exprimer le déontique par une forme figée de 3^e personne du singulier, et toutes les autres possibilités sont marginales. Cela rend le contraste plus grand avec l'expression de *können*, où toutes les langues balkaniques utilisent les formes personnelles du verbe «pouvoir»: grec *μπορεί*, roum. *poate*, alb. *mund*, bulg. *може*, serbo-croate *može* (formes données à la 3^e du sing.). Les particularités sont peu nombreuses. Voici les principales:

1. Dans le corpus, le grec a sept exemples (sur un total de 216) de coordination entre «pouvoir» + verbe principal. Trois traits caractérisent ces constructions: les verbes sont à l'aoriste; ils sont dans un rapport de consécution; dans quatre cas, ce sont des interrogatives avec *πώς* «comment».
2. En roumain, *poate* est associé 125 fois avec l'infinitif, 76 fois avec un verbe personnel et 7 fois seul (sans verbe principal). Tous les tests effectués par l'auteur (modalité, négation, temps, modes, types de phrases, actes de parole) ne donnent pas de résultats probants, de sorte qu'il n'y a pas d'explication globale à la distribution des deux constructions.
3. L'emploi impersonnel de «pouvoir» est attesté dans toutes les langues balkaniques, le roumain ayant la particularité, à l'instar d'autres langues romanes (franç. *il se peut que*, esp. *se puede que*, mais ital. *può darsi che*, avec réfléchi du verbe «donner»), d'avoir la forme réfléchie *se poate să*. Pour le grec, le seul exemple attesté semble indiquer qu'il s'agit d'une valeur épistémique, ce qui isolerait cette langue, car il n'y a pas de telles restrictions en bulgare et en roumain.
4. L'albanais a la particularité d'utiliser, à côté des formes personnelles de «pouvoir», la forme invariable *mund*, les indications temporelles et modales étant en ce cas portées par le verbe principal. L'auteur en conclut donc qu'il est devenu une „particule“. Le corpus comprend également deux exemples de formes médiales, sans que la différence avec la forme active soit évidente, de sorte que la question de son emploi reste sans réponse.

En serbo-croate, la situation est semblable, dans ses grandes lignes, à celle des autres langues balkaniques centrales, la forme impersonnelle étant surtout employée avec une valeur épistémique. L'auteur revient à cette question récurrente: sur les 226 attestations, seules deux présentent la construction avec la forme personnelle, toutes les autres ayant l'infinitif. Déplorant l'étroitesse de son corpus, il va chercher chez BORETZKY des exemples de constructions de *može* impersonnel + formes personnelles du verbe principal dans des dialectes serbes, qui existent effectivement, mais semblent limitées au présent.

Le hongrois et le turc se rejoignent pour exprimer «pouvoir» à l'aide de suffixes, respectivement *-het-* et *-bil-* (*-eme-* à la forme négative): cela les exclut nettement des langues balkaniques.

Il est incontestable que le slave «pouvoir» est apparenté au *mögen* allemand, mais on ne peut pas reconstruire, comme le fait l'auteur (p. 176 et 179), une racine **meg-/mog-*, mais uniquement **magh-/māgh* (cf. sanskrit *maghā-* «puissance, force, richesse»): c'est ce qui explique qu'au présent, on ait en vieux-haut-allemand *mag/magum* sans alternance vocalique.

Dans une dernière partie, l'auteur envisage les différences entre *müssen* épistémique, *können* de capacité (on peut trouver en ce cas des verbes équivalents à «savoir» (*wissen*), les diverses traductions de *dürfen*. Comme l'auteur est germanophone, il ne sent peut-être pas aussi bien qu'un étranger les particularités du système des verbes de modalité allemands, en particulier le dédoublement des concepts de «pouvoir» et de «devoir» selon les traits interne/externe (la *fremde Instanz* de BRINKMANN) ou l'impact de la négation (le contraire de *müssen* n'est pas *nicht müssen*). Les langues étudiées sont donc un peu dépourvues face à cette richesse sémantique de l'allemand, et elles se débrouillent avec les moyens qu'elles ont.

Deux remarques en conclusion. D'abord, il est regrettable que l'auteur n'ait pas prévu des index. D'autre part, il faudrait que les bibliographies allemandes respectent les conventions qui sont strictement appliquées dans les ouvrages de typologie: titres des articles entre guillemets, titres des revues ou des livres en italiques (*kursiv*), noms des maisons d'édition après le nom de la ville. C'est d'autant plus indispensable qu'en France, presque tout est édité à Paris.

Ce qui est réjouissant dans l'ensemble, c'est de constater qu'on peut toujours faire de la linguistique balkanique tout en essayant d'élargir le cadre à l'eurolinguistique. Ce vœu cher à N. REITER est ici comblé.

Bibliographie

- FEUILLET, Jack (1996): *Grammaire synchronique du bulgare*. Paris, Institut d'Études Slaves.
 FEUILLET, Jack (2006): *Introduction à la typologie linguistique*. Paris, Champion.
 FEUILLET, Jack (ed.) (1998): *Actance et valence dans les langues de l'Europe*. Berlin/New York, Mouton-de Gruyter.
 FOURQUET, Jean (1970): «Zum ‚subjektiven‘ Gebrauch der deutschen Modalverba». *Studien zur Syntax des heutigen Deutsch*, Paul Grebe zum 60. Geburtstag. Düsseldorf, Schwann. 154–161.
 PERROT, Jean (1998): «Visée communicative», dans: FEUILLET, J. (ed.): 607–661.
 ROSSI, Mario (1977): «L'intonation et la troisième articulation». *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, tome LXXII, fasc. 1. 55–68.
 SASSE, Hans-Jürgen (1987): «The Thetic-Categoric Distinction Revisited». *Linguistics* 25. 511–580.
 ULRICH, Miorita (1985): *Thetisch und kategorisch. Funktionen der Anordnung von Satzkonstituenten am Beispiel des Rumänischen und anderer Sprachen*. Tübingen, Narr.

Paris

JACK FEUILLET